



L'esquive

de Abdellatif Kechiche

Fiche technique

France - 2004 - 1h57

Réalisation & scénario :
Abdellatif Kechiche

Image :
Lubomir Bachkev

Montage :
Ghalya Lacroix

Décor :
Michel Gionti

Interprètes :
Osman Elkharraz
(Krimo)
Sara Forestier
(Lydia)
Sabrina Ouazani
(Frida)
Hafet Ben Ahmed
(Fathi)
Rachid Hami
(Rachid)



Résumé

Abdelkrim, dit Krimo, quinze ans, vit dans une cité HLM de la banlieue parisienne. Il partage avec sa mère, employée dans un supermarché, et son père, en prison, un grand rêve fragile : partir sur un voilier au bout du monde. En attendant, il traîne son ennui dans un quotidien banal de cité, en compagnie de son meilleur ami, Eric, et de leur bande de copains. C'est le printemps et Krimo tombe sous le charme de sa copine de classe Lydia, une pipelette vive et malicieuse...

Critique

A travers l'histoire d'adolescents qui montent une pièce de théâtre en costumes dans leur lycée, Abdellatif Kechiche fait se télescoper le monde de Marivaux et celui des banlieues. C'est un bien joli mot, «l'esquive». L'un de ces mots trop rares qui appartiennent à tous. A Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, dont le *Jeu*

de l'amour et du hasard connaît une nouvelle vie dans cette banlieue anonyme où il se joue et s'étudie en cours de français. Aux adolescents eux-mêmes, Krimo, le mutique, Lydia, la bavarde impénitente, Frida, la grande gueule. Et ce mot qui appartient à tout le monde, du badinage galant du XVIIIe siècle à la langue drue et violente des cités contemporaines, signifie autant éviter un baiser, une étreinte, fuir une histoire d'amour, qu'échapper à un coup, se protéger d'une blessure ou d'une violence. Douceur, grâce de l'esquive, que maîtrisent si bien la Lisette de Marivaux et son interprète, la jolie Lydia. Et aussi, pour Arlequin et Krimo, cruauté du refus, cuisant comme une gifle. Comme si son titre lui assignait un programme, Abdellatif Kechiche décline, en deux heures de croisements subtils entre vie quotidienne et marivaudage, toutes les nuances possibles de l'esquive, de la drôlerie à l'amertume. Saisi au vol par une caméra virtuose dans les allées de la cité qu'il parcourt d'un air sombre,

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Krimo (Osman Elkharraz), 14 ans peut-être, échappe au groupe agité de ses amis pour rejoindre Magali (Aurélié Ganito), sa copine de longue date. Elle lui fait une scène, ils se disputent. Seul de nouveau et toujours en mouvement, Krimo descend un escalier, tombe sur une porte entrouverte, une voix familière l'arrête. Une vision inattendue pourrait seule interrompre ses incessantes allées et venues, l'inscrire enfin dans la vie. C'est cette vision précisément : l'apparition poétique, miraculeuse de Lydia (Sara Forestier), une blondinette de sa classe, en robe XVIIIe.

(...) Le cinéaste esquivé, bien sûr, les attentes du spectateur, pour qui une bande de jeunes dans un hall d'immeuble n'est pas, n'a jamais été un matériau cinématographique, tout juste celui d'un reportage de journal télévisé sur l'insécurité. Pour la première fois, un cinéaste français filme la banlieue comme l'écrin d'une poignée de personnages, sans s'attarder, avec une rapidité sèche qui évite le sociologique. **L'Esquive** est un film modelé par le discours, paradoxal comme la rencontre de Marivaux et de Krimo. Construit à l'extrême, mais donnant constamment l'impression de saisir la réalité au vol. Rapide, et pourtant découpé en longues scènes élastiques qui s'étirent à loisir, au gré des tirades de chacun. Tout entier dédié au discours amoureux, ce qui dissimule à peine sa profondeur politique. Kechiche n'a pas choisi par hasard l'auteur du *Paysan parvenu* et de *L'île aux esclaves*, dont les vrais héros ne sont jamais les aristocrates. La transposition est à prendre au sens littéral ; donner la parole amoureuse à Krimo et aux autres, c'est bien mettre sur le

devant de la scène les Arlequin et Lisette d'aujourd'hui. Au-delà du contraste entre la langue ciselée de Marivaux et celle de la cité, se joue une autre opposition, physique celle-là, et bien plus essentielle, qu'il capte admirablement. Suivant sa Lydia costumée, Krimo va assister à une répétition du spectacle de fin d'année. La scène entre Arlequin et Lisette est une scène d'esquive, bien sûr, que Lydia et Rachid (Rachid Hami) interprètent, avec une grande intelligence du texte, comme un ballet harmonieux. Arlequin tente un baiser, Lisette l'évite d'un mouvement d'éventail. Dans la vie quotidienne, les corps des adolescents ne cessent de se heurter. Au théâtre, ils se frôlent gracieusement. Autant que de Lydia, c'est de ce rêve d'harmonie que s'éprend Krimo. Grâce à un marché conclu avec Rachid, il hérite du rôle d'Arlequin. Mais, confronté à la même scène, il échoue à se métamorphoser comme il le devrait. «Amuse-toi !», hurle la prof de français, dans une scène qui, de comique, devient vite poignante. «Sors de toi-même ! C'est possible ?» Non, Krimo ne peut pas, c'est là son drame. Ainsi, la grande drôlerie du film ne sert jamais de masque à un réconfort trop commode. Et lorsque, dans l'intimité d'une répétition, il saisit l'occasion d'embrasser Lydia, cela tourne à la catastrophe : il la fait tomber, elle s'empêtre dans sa fameuse robe, ils se cognent. Le rapport au monde apaisé auquel il aspire ne cesse d'échapper à Krimo plus encore que la fille dont il est amoureux. A la fin, après une confrontation embarrassée dans une voiture que des policiers viennent interrompre, le tonnerre d'imprécations diminue, le film est envahi

par une langueur muette. Lydia se décidera-t-elle enfin ? Dévoilera-t-elle ses sentiments ? La patience de Krimo sera-t-elle récompensée ? Les réponses apparaissent en silence, sur le visage de chacun. Il y a, dans cet apaisement brutal, une démonstration brillante du pouvoir de la caméra : les mots cèdent du terrain, comme pour signifier le triomphe absolu du cinéma ainsi qu'une vérité cruelle. Sans le rempart flamboyant du langage, Lydia, Krimo et les autres apparaissent soudain démunis, fragiles, tellement plus que les personnages de Marivaux.

Florence Colombani
Le Monde - 7 janvier 2004

(...) Abdellatif Kechiche (**La Faute à Voltaire**) a construit son film en blocs compacts. En affrontements permanents. C'est à qui parlera le plus vite, gueulera le plus fort. La réunion de Marivaux et des gamins de la cité est, pour lui, une réflexion plaisante et passionnante sur le langage, mais aussi un moyen de montrer une violence masquée qui menace de s'embraser à la moindre étincelle. Dans cette mini-société close sur elle-même, donc hystérique, les alliances fluctuent au nom d'une morale, terrifiante dans sa rigueur : parce qu'elle n'a pas immédiatement accueilli ni rejeté Krimo, qui lui demandait de sortir avec elle, Lydia est accusée par ses copines d'être une fouteuse de merde, une «sans pitié». Et le personnage le plus extravagant -- le plus inquiétant aussi sous son apparente décontraction -- c'est Fathi, le petit macho qui met son grain de sel dans les affaires de cœur de son pote Krimo. Sous la constante tendresse du

regard, la mise en scène est tendue comme un film qui menacerait à chaque instant de se rompre. On sent chez Abdellatif Kechiche - un peu comme chez Jacques Doillon, quand il filme les émois des **Petits Frères** ou les ados bourgeois du **Jeune Werther** - la volonté d'aller jusqu'au bout du paroxysme. D'exacerber le réalisme pour créer un monde troublant, à mi-chemin du reportage et de la fiction. A la frontière de la vérité et du conte. Alors, peu à peu, le sabir coloré des ados de banlieue s'harmonise avec les imparfaits du subjonctif de Marivaux.

En définitive, les uns et les autres ne font que parler d'amour. Même s'il est de plus en plus difficile de privilégier les sentiments dans une société où l'incompréhension rôde et où l'intolérance menace. Abdellatif Kechiche n'a rien d'un idéaliste ni d'un utopiste. Mais, avec l'aide de comédiens amateurs étonnants de vigueur et de fraîcheur (Sara Forestier est une étonnante Lydia, mais tous sont remarquables), il réussit l'alliance rare de la lucidité et de l'espoir. **L'Esquive** décrit, donc, le monde tel qu'il est et le rêve tel qu'il pourrait être. C'est, au sens le plus noble du terme, un film politique. Et un film politique superbe.

Pierre Murat

Télérama n° 2817 - 10 jan. 2004

Entretien avec Abdellatif Kechiche et Cécile Ladjali

Télérama : Vous avez reconnu vos élèves dans les adolescents de **L'Esquive** ?

Cécile Ladjali : Oui, je me suis retrouvée propulsée dans ma ban-

lieue, dans mes classes. Dix fois j'ai dû me retenir de pleurer. C'est tellement ça, tellement vrai, la détresse des enfants, leur ennui, leur solitude, leur honte, parfois, au moment de monter sur scène. Ce qui m'a bouleversée, c'est l'abdication du héros, Krimo, qui renonce à faire du théâtre, parce que «ça fait bouffon». J'entends ça combien de fois par jour ! En revanche, le salut de l'héroïne, Lydia, est obtenu grâce aux mots.

Abdellatif Kechiche : Je ne vois pas le parcours de Krimo comme un échec. Même s'il ne réussit pas à s'exprimer par le théâtre, il parvient à sortir de sa bulle, se déguise en acteur pour s'ouvrir à l'autre, à ses émotions, et déclarer sa flamme à sa manière. C'est plutôt encourageant, c'est quelque chose qui va le construire. Le film raconte le parcours d'un garçon fragile et timide, qui a du mal à s'exprimer. Il n'est pas l'emblème d'une jeunesse de cité. Mais si j'ai voulu montrer cette fragilité-là, c'est aussi pour casser l'image caricaturale qu'on donne généralement de la banlieue : des jeunes durs, qui font peur. J'avais envie de parler d'amour et de théâtre, des premiers émois. De raconter le marivaudage de ces adolescents.

Télérama : Ce n'est pas par hasard si vous avez choisi de leur faire jouer du Marivaux, "Le Jeu de l'amour et du hasard"...

Abdellatif Kechiche : Marivaux accorde à ses personnages issus de milieu populaire une intériorité, une intelligence, des sentiments que très peu d'auteurs de son siècle leur prêtent. De même qu'aujourd'hui on représente les gens de ces quartiers populaires de manière réductrice, superficiel-

le, sans les traiter dans leur complexité. Dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, le valet éprouve la même passion, le même dépit que le maître. Il y a chez Marivaux un enjeu social souterrain. C'est un auteur subversif.

Télérama : Vous aussi, Cécile Ladjali, comme le professeur du film, enseignez la littérature en alliant pédagogie et démarche créative.

Cécile Ladjali : Cela fait plusieurs années que je fais écrire mes élèves, et que leurs textes sont publiés. Et il faut voir leur fierté quand ils ont vaincu leurs pudeurs. L'année dernière, je leur avais demandé d'adapter pour le théâtre une nouvelle de Balzac, *Sarrasine*. Ils l'ont jouée sur scène, sous la direction de William Mesguich. C'est l'histoire d'un homme qui tombe amoureux d'un homme en croyant que c'est une femme. Or, quand les valeurs de virilité sont bafouées dans la cité, ça se passe très mal, il n'y a rien de pire que de passer pour un petit pédé. Sur scène, j'avais un élève, un garçon déguisé en fille, maquillé, habillé avec des vêtements XVIIIe siècle. Une gageure. Je peux vous dire qu'il était radieux d'avoir réussi à le faire. Cinq cents personnes au Théâtre Michel-Simon de Noisy-le-Grand : respect total ! Parce qu'il y avait là un acte de courage. Et beaucoup de travail derrière, un texte écrit avec des mots, une syntaxe, qui se tenaient. Il faut qu'il y ait des artistes, des professionnels comme William Mesguich, qui croient aux enfants et à ce que recèle leur création, pour les cadrer. Les premiers brouillons de mes élèves, quand ils écrivent, ne sont pas bons. Il faut que le prof

soit là, que les livres soient là, pour les nourrir. L'art, la création, le théâtre, donnent aux enfants la possibilité de sortir de leur ghetto social, de leur ghetto linguistique. C'est, je crois, l'un des messages de **L'Esquive**.

Télérama : Il y a dans ce film un formidable travail sur le langage. On voit l'héroïne, Lydia, glisser du langage de la cité à la langue classique de Marivaux avec une liberté vertigineuse. La prof de français que vous êtes a dû y être très sensible ?

Cécile Ladjali : Pour mes élèves, le français classique est souvent une langue étrangère qui appelle une traduction. Ils disent : «De toute façon, la littérature, ce n'est pas pour moi, à la maison il n'y a pas de livres, ce n'est pas mon monde...» Ils s'enferment dans un ghetto linguistique. Et en tant qu'enseignante, je dois travailler contre cet empêchement d'apprendre qu'ils s'infligent. Je travaille contre leur nature, contre les lois de la cité.

Abdellatif Kechiche : Je suis fasciné par le langage de ces jeunes quand ils sont entre eux. Je trouve que leur langue est belle, ambientée, riche de symboles, nourrie de mots de leur langue d'origine, pleine de gestes, d'expressions qui se mélangent. Bien sûr, je ne suis qu'un artiste humblement contemplatif, pas un pédagogue. Mais je ne crois pas qu'ils s'enferment dans un ghetto. Je pense au contraire qu'il se passe quelque chose chez ces jeunes, un formidable événement culturel, linguistique.

En tout cas, je n'ai pas voulu faire de comparaison entre la qualité du langage de Marivaux et le leur, plutôt les renvoyer l'un à l'autre. (...)

Abdellatif Kechiche : Mais je ne pense pas que le langage des adolescents soit moins intéressant que celui de Marivaux. Leur expression, leur façon d'être sont une véritable culture en elles-mêmes. Ces jeunes Français d'origine africaine ou asiatique sont riches de leur double culture et de leur culture commune puisqu'ils vivent ensemble. C'est l'échange qui est intéressant. Il y a dans les cités une véritable effervescence culturelle. Je pense que ces jeunes vont transformer la langue, l'enrichir, l'empêcher de se figer. C'est toute l'histoire de la langue française... Peut-être que je suis trop admiratif de cette jeunesse... (...)

Propos recueillis par
Isabelle Fajardo

Télérama n° 2817 - 10 jan 2004

Le réalisateur

Avant de se lancer dans la réalisation en 2000 avec **La Faute à Voltaire**, Abdellatif Kechiche fait ses débuts sur les planches. (...) Ses premiers pas au cinéma se font en 1984 dans **Le Thé à la menthe** d'Abdelkrim Bahloul, où il tient le rôle principal, celui d'un immigré algérien vivant de traffics. Tout en continuant de jouer au théâtre, il s'illustre en 1987 devant la caméra d'André Techiné en gigolo arrogant dans **Les Innocents**. En 1991, il retrouve Abdelkrim Bahloul pour lequel il tourne dans **Un vampire au paradis**, un film fantastico-

humouristique et tourne également dans **Bezness** de Nouri Bouzid. Le film est un succès d'estime, Abdellatif Kechiche y joue un de ces jeunes Tunisiens qui vit de ses charmes et qui donne son nom au film. Il reçoit pour ce rôle le prix d'interprétation au Festival International de Damas 1993 et au Festival Francophone de Namur 1997. Auteur de scénarios, Abdellatif Kechiche trouve en Jean-François Lepetit un producteur prêt à financer son film **La Faute à Voltaire**, l'histoire d'un jeune Tunisien (Sami Bouajila) qui débarque à Paris et tombe amoureux d'une jeune fille un peu paumée (Elodie Bouchez). Sorti sur les écrans en 2000, le film est récompensé par le Lion d'Or de la meilleure Première Œuvre au Festival de Venise. En 2003, il réalise, sans quasiment aucune aide, son second film, **L'Esquive**, l'histoire de jeunes lycéens de banlieue répétant une pièce de Marivaux. Le scénario du film était depuis treize ans dans ses cartons.

www.allocine.fr

Filmographie

La faute à Voltaire	2000
L'Esquive	2002
Primé aux Césars 2004	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°512
Cahiers du Cinéma n°586

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com